FAMILLE WILFRID PAUZE ET BERNADETTE BOURGEOIS

A nos enfants,
A nos petits-enfants
A tous nos descendants,

Nous vous présentons un résumé d'histoire de la famille Wilfrid Pauzé et Bernadette Bourgeois.

Nous avons beaucoup travaillé dans notre vie. C'est pour vous que nous avons travaillé.

Notre vie s'achève; nous irons rejoindre nos parents, nos ancêtres dans la maison du Père éternel.

Ce sera maintenant vous autres, nos enfants, qui serez les vieux en attendant de venir nous rejoindre là-haut. Alors vos enfants seront à leur tour les vieux.

Tout passe ici-bas. Seul demeure l'amour, l'amour de Dieu. Soyez fidèles au Seigneur, c'est tout ce qui importe.

Soyez fiers de votre lignée et faites toujours honneur à vos ancêtres.

Nous vous aimons tous et nous prions Dieu de vous bénir et de vous garder dans son amour.

Wilfrid et Bernadette

La religion et la nature créent aux descendants l'obligation de garder un culte pour la mémoire de leurs ascendants, pour ceux dont ils s'honorent de porter le nom, dont ils continuent la race et auxquels ils tiennent comme les fruits aux branches, comme les branches aux racines.

Charles de Ribbe

A la visite de notre curé, le 8 septembre 1975, il m'a demandé de raconter un peu ma vie. Comme je n'ai pas d'instruction, il me faut l'aide de ma femme, ce qui rend la tâche plus difficile.

Donc je suis né le 17 avril 1897, un samedi saint, à St-Emile de Montcalm, dans une petite maison qui appartenait à mon arrière-grand-père du côté de ma grand'mère Pauzé qui était une Beauchamp. J'étais le deuxième de la famille, ma soeur Delphine avait un an de plus que moi. Mon arrière-grand-père Beauchamp était marié à une Macchabée qui venait d'Irlande. Elles étaient trois soeurs qui ont fait la traversée; ça leur a pris trois mois: c'est ce que grand-père Pauzé a toujours dit.

Les parents de mon père sont allés passer huit ans aux Etats-Unis; mon père gardait la maison et c'est durant ce temps qu'il a rencontré et marié ma mère Rose-Anna Guilbault. Nous avons vécu des années de pauvreté car, à cette époque, la vie était très dure: il n'y avait pas d'ouvrage. Comme j'étais le plus âgé, j'ai tellement connu la misère que j'en suis resté marqué pour le reste de mes jours.

Lorsque chez grand-père Pauzé sont revenus des Etats, nous avons déménagé dans une petite maison de pièces équarries sur les bords du lac Pauzé. Il n'y avait que deux petites chambres et une cuisine. La famille augmentait toujours. Dans la chambre des enfants, il y en avait qui couchaient sous le lit sur des paillasses.

Au tout début la vie était bien dure. Par chance que le gibier abondait. L'hiver, les chevreuils qui s'aventuraient trop près des maisons garnissaient le garde-manger. Le garde-chasse demeurait à Nomininguе, donc nous pouvions pourvoir à nos besoins sans trop d'inquiétude. Mais un certain jour, deux garde-chasse sont descendus du train à Val-Barrette et ont demandé à M. Emard, qui transportait le courrier et les voyageurs, de les conduire à Lac-des-Ecorces. Ce dernier a demandé à sa femme de communiquer la nouvelle par téléphone à l'hôtelier de Lac-des-Ecorces. Sans perdre un instant, M. Aimé Beaubien a attelé sa petite jument et a fait les rangs pour avertir ceux qui auraient pu avoir abattu certain gibier défendu. Plusieurs, comme nous, en avaient. Malgré la fouille minutieuse des maisons et des laiteries, rien ne fut découvert. Comme le lac était gelé, nous avions mis les morceaux de chevreuil dans des boîtes sur deux traineaux et mes deux plus jeunes frères sont allés jouer à l'autre bout du lac. Les garde-chasse sont retournés bredouilles, mais nous avions eu toute une frousse.

J'ai vu des matins, lorsqu'on se levait, mon père revenait du lac avec un plat de truites que nous mangions bouillies: il n'y avait pas d'autres choses à manger. Bien souvent c'était du pain et de la graisse.

A l'âge de sept ans, j'allais à la pêche avec un manche de ligne en "merise" et un petit "bocau" de vers; j'ai manqué l'école souvent pour accompagner mon père à la pêche. Mon grand-père Pauzé se faisait de la glace l'hiver. A l'été il pouvait garder de la truite pour aller la vendre, trois fois par semaine, au dépôt de Ste-Marguerite; ce qui lui donnait 36 milles à faire en voiture, aller retour; le train passait à cinq heures du matin.

La truite que nous prenions, nous la vendions à grand-père qui nous donnait .06¢ la livre. Parfois nous faisions de bonnes pêches, mais ce n'était pas à tous les jours. Nous vendions la plus belle et nous gardions la plus petite.

Nous allions pieds nus comme la majorité des jeunes; rares étaient les parents qui pouvaient acheter des chaussures à leurs enfants. Je me souviens que l'hiver venu, mon père nous fabriquait des genres de moccassins avec des peaux qu'il tannait lui-même. Malgré toute la misère de ce temps, j'éprouve une certaine nostalgie en invoquant des souvenirs si chers à mon coeur. Ma mère faisait du "yeast" pour boulanger; son pain était beau et bon.

Mon premier emploi: à l'âge de 13 ans, un monsieur St-Jean de St-Lin est venu me chercher; pendant deux mois j'ai conduit une paire de chevaux derrière une presse à foin, au gros salaire de une piastre et demie par mois. Je ne portais qu'une culotte, un froc de toile et une chemise très mince. A la Toussaint il faisait trop froid pour continuer et je suis revenu chez nous.

Cet automne-là, mon père avait des "clous" aux genoux, il était incapable de travailler. Après les Fêtes, bien qu'il y eût encore un peu de travail dans les chantiers, il n'y avait pas de place pour lui. Nous sommes montés, lui et moi, à St-Donat. On se retirait chez les "Jobbers", un soir chez un Morin, un autre soir chez un Pagé et ailleurs. C'était des petits "Jobbers" de 4 à 6 hommes. Dans ce temps-là, ce n'était pas des chantiers de 70 ou 80 hommes comme j'en ai eus moi-même plus tard. Nous avons passé 3 semaines près des lacs Clair et Croche, voisins du lac des Iles qui descendait du côté de Saint-Côme. Là il n'y avait que de l'épinette et encore de l'épinette. Nous avons recueilli 7 poches de gomme d'épinette pour expédier à Montréal dans des pharmacies pour servir à la fabrication de médicaments. De cela, il y a près de 70 ans.

Revenus à la maison, il fallait préparer cette gomme: nous en placions un ou deux seaux sur la table, on enlevait la mousse et l'écorce. Ça pris plusieurs jours pour ce travail. Bien entendu, il n'en restait plus 7 sacs. Il y avait des déchets que nous avons placés dans une cuve d'eau, ce qui nous permettait de récupérer encore un peu de cette précieuse gomme. Pour la faire sécher, nous l'avons étendue sur des sacs dans le grenier.

Quand tout a été prêt, mon grand-père Pauzé est allé à Montréal vendre notre récolte. Je me souviens encore des prix: la gomme à mâcher, les beaux "clairons" première qualité, 80 sous la livre, celle qui serait coulée 36 sous la livre, et les déchets, les miettes, 18 sous la livre. Je ne me souviens pas du montant que mon grand-père a rapporté, mais c'est avec cet argent que nous avons fini l'hiver.

A travers cette chasse à la gomme, en revenant le soir, nous percions des trous à travers la glace, au bord des lacs, le long des pointes ou une décharge de crique. On prenait de la truite. La ligne à l'eau et une truite mordait. Nous avons rempli 3 sacs vide d'avoine. Il y en avait de toutes les grosseurs: dans un lac, le poids variait de une demi livre à une livre et ailleurs de 2 à 3 livres.

Il y avait un type de Joliette qui achetait lièvre, perdrix, etc... Cet homme avait mis des côtés à sa voiture avec des barreaux très rapprochés; un seul cheval traînait la voiture car les chemins étaient très étroits: nous appelions ça des chemins simples. Il allait de maison en maison pour acheter le gibier. Il n'y avait pas de garde-chasse. On pouvait faire geler notre poisson. Dans le milieu de son voyage de gibiers à plumes et à poils, il a fait un trou pour placer la truite qu'il a payée 10 sous la livre. C'était pour revendre à des hôtelliers, je crois. Ce sont de gros "big shot" qui se sont régalés de notre grosse truite, pendant que nous, nous mangions la petite truite qui était d'une saveur inégalée.

Ce printemps-là, nous avons fait du sirop; j'étais seul avec Emile, deux ans plus jeune que moi, donc 11 ans. Grand-père Guilbault, père de ma mère, nous avait prêté 200 chaudières, ils nous ont aidé à monter notre stock à un mille et demi de la maison. Il n'y avait pas de cabane, nous faisions bouillir dans deux chaudrons. On s'était fabriqué un glisse-neige avec une petite tonne dessus pour la tournée. Nous avions une baratte à beurre pour mettre le sirop. Une nuit, un ours est venu, il s'était pris la tête dans la baratte et avait fait tout un ravage; on ne l'a jamais retrouvé.

Nous faisions notre bois à mesure de nos besoins. Il y avait un brûlé pas loin, ce qui nous fournissait le bois sec qu'on sciait au godendard. Les érables étaient gros, on accrochait jusqu'à 3 ou 4 chaudières par arbre. Nous avons perdu de l'eau, on ne pouvait pas fournir à la ramasser, on avait trop d'ouvrage. Quand le sirop tombait par gouttes épaisses de la palette, c'était le temps de le couler. Nous retournions le soir à la maison fatigués et tout trempés, mais nous avions à coeur d'aider notre père à nourrir la famille.

Grand-père Pauzé était un homme gai, il prenait la vie du bon côté: il ne fumait pas, il ne buvait pas, mais il était un bon conteur d'histoires. Lorsqu'il couchait dans un hôtel, ça ne lui coûtait pas un sou, il attirait la clientèle par ses histoires. Grand'mère Pauzé (Emilie Beauchamp) était tranquille, gênée et cassait le français. Grand-père Joseph Guilbault, homme sérieux, travailleur acharné, a éroché toute une terre. Plus tard, ses petits-fils - il en avait plusieurs - lui ont aidé. Il avait plusieurs vaches et les femmes faisaient le beurre. Pas question de séparateur, on ne connaissait pas ça. Le beurre était mis dans des "tinettes" et grand-père allait le vendre à Joliette - 50 milles. Le trajet se faisait la nuit en voiture; il apportait des caisses de bardeaux et il échangeait le tout pour des provisions et un peu de gin; c'était la seule fois qu'il prenait une petite brosse. Il revenait en chantant: c'était un très bon chanteur.

Lorsqu'il s'est marié, il restait dans une grange avec un feu entouré de roches, à l'extérieur de la grange, en attendant de se bâtir pour l'hiver. Dans ce temps-là, ce n'était pas rare les couples qui se mariaient aussi pauvrement. Ils ont eu 7 filles, toutes des femmes fortes et travaillantes.

Grand-père Guilbault est venu mourir au lac Bertrand et il est enterré à Ferme-Neuve. Grand'mère Guilbault (Domitille Perreault), femme forte, est décédée et enterrée aux Cèdres (Mont-St-Michel). Mes deux grand-pères sont morts à 82 ans et les deux grand'mères n'étaient pas plus jeunes.

A l'été 1912, un cousin, Wilfrid Daoust, frère de Mme Charles Mc Guire, est venu visiter un oncle, Louis Laporte, à St-Emile. Voyant qu'il n'y avait pas de "gagne", il nous offrit de nous emmener, un oncle et moi. Nous devions lui remettre les frais du voyage après s'être trouvé du travail. Il nous a emmenés chez Francis Pauzé à Val-Barrette, oncle de mon père.

Nous avons fait du bois de 4 pieds, mais pas longtemps: il y avait trop de mouches. On est allé s'engager à Mont-Laurier pour travailler à l'aqueduc, au pique et à la pelle, en haut de la côte de pierre vers le lac Thibault. Il s'est produit un éboulis qui a causé la mort d'un monsieur Tassé qui travaillait près de moi. Les travaux ont été arrêtés trois jours. Je n'y suis pas retourné, ça m'avait trop énervé.

Ensuite j'ai travaillé à Villemaire (Brunet) dans un moulin à scie, pour scier du bois mou pendant quinze jours. Le samedi soir, jour de paye, on est allé chez Francis Pauzé, pensant retourner à St-Emile. Mais j'avais une lettre m'annonçant l'arrivée de mon père avec le restant de la famille. Ils sont arrivés le 4 septembre 1912. Nous étions onze et nous n'avions pas de résidence.

Un des garçons de Francis, Joseph Pauzé, avait une terre voisine de la nôtre aujourd'hui. Il y avait une maison de pièces équarries. Il y avait six ans qu'elle était inoccupée, parce que Joseph avait perdu sa femme, Mélina Carrière, et il restait avec ses enfants chez son père Francis. Nous avons beaucoup travaillé pour rendre la maison habitable. Les enfants commençaient à grandir: Delphina 16 ans, moi 15 ans, Emile 13 ans, Léon 10 ans, Eddy 9 ans, Aurore 7 ans, Léontine 6 ans, Azarias 4 ans, Rose-Hélène 1 an et 3 mois.

La raison du manque de travail: un grand feu avait ravagé une superficie de 30 milles de long par 20 milles de large, du lac Ouareau à la rivière Jean Venne. Mon père était venu travailler par ici, trois ans avant. Il a travaillé deux hivers pour le père Joseph-Arthur Plouffe et un hiver pour M. Rodgers qui demeurait chez M. Rosaire Whissell aujourd'hui.

Après avoir réparé la maison de Joseph Pauzé et fait notre bois de poèle, mon père et moi sommes allés au chantier d'un nommé Gravel en haut de la Macaza, sur les eaux de la rivière Le Diable; on est toujours à l'automne 1912.

Le printemps 1913, nous avons travaillé la terre, essouché pour semer des patates et aussi de l'avoine, des pois et du sarrasin. A ce moment notre voisin était Emile Miron, frère d'Hervé; il demeurait dans la maison que nous habitons aujourd'hui. Je prenais tout le "gagne" possible. Aussi dans l'été 1913, j'ai creusé la cave de la maison J. E. Brosseau, aujourd'hui occupée par Mme Charles Brosseau et ses enfants. Nous creusions au pique et à la pelle, Eméry Charbonneau et moi. M. Maxime Lachaine, père de Mme Gérard Plouffe et de Mme René St-Louis, avait un cheval et deux tombereaux. Le temps que nous chargions un tombereau, il allait verser la terre à la rivière et revenait chercher l'autre qui était chargé. Ça pris une semaine pour creuser cette cave qui mesurait à peu près 90 par 40 pieds, à raison de $1.00 par jour à nos frais.

La construction du magasin a été donnée à Bidou (Samuel) Ouellette, père de Achille Ouellette de Mont-Laurier. Les charretiers étaient payés 0.85¢ par jour à leur frais. Ils se pensionnaient chez Ernest Viger, l'hôtelier de ce temps-là. Le gravier a été pris sur la terre de Philias Paquette, en gagnant Val-Barrette. C'étaient des Trempe de Mont-Laurier qui étaient charretiers et les chevaux appartenaient à Bidou Ouellette.

Cet automne 1913, j'avais 16 ans et Emile 14 ans, nous sommes allés nous engager à l'Annonciation pour les "Ryden". Un monsieur Béland nous avait dit que nous aurions $30.00 par mois. Nous avons été déçus parce que les plus hauts prix étaient $22.00 par mois. Il fallait couper 150 billots de bois mou par jour. Alors nous avons fait d'autres ouvrages qui nous donnaient $15.00 par mois.

Nous sommes partis à 6 heures du soir, sans souper et à pieds, nous avons fait 15 milles pour nous rendre à l'Ascension. A minuit, après une petite collation, on a couché là; on avait $5.00 à deux pour nos dépenses. Le lendemain, après avoir déjeuné et s'être présentés dans un bureau, nous avons été envoyés à 45 milles de l'Ascension. Toujours à pieds, pas un sou en poche, nous avons couché dans un chantier à 35 milles pour continuer le lendemain. Le midi nous étions à destination au camp de M. Albert Lafleur en haut du lac Maison de pierres. Ils nous ont mis à faire du bardeau pour couvrir le camp.

Au bout de deux jours, je suis allé travailler avec Adélard Beauchamp pour faire des "trails" pour piler les billots. Emile était resté à faire des bardeaux. J'ai remplacé 6 hommes de Montréal qui n'arrivaient pas à faire cet ouvrage. Nous l'avons fait à deux. On suivait les bûcheux, pensant avoir un salaire un peu raisonnable. Après le souper, on est allé voir le foreman: je voulais connaître mon salaire. Il m'a offert $15.00 par mois pour l'ouvrage qu'on faisait. En "jumpant" on était payé .35¢ par jour; vu que notre ouvrage était bien fait, nous avons obtenu .50¢ par jour. Il en "jumpait" à tous les jours.

Nous avions 60 milles pour nous rendre à l'Annonciation et c'était bien défendu pour le "cook" de donner quelque chose aux "jumpeux"; cependant nous avons obtenu quelques galettes; on est parti 12 de notre gang. Le premier refuge à 45 milles était l'hôtel Perreault à l'Ascension. Ça coûtait 25 sous pour le souper, autant pour le coucher et le déjeuner, ce qui faisait 75 sous chacun. Le père de Sarrasin, vendeur de machines aujourd'hui à l'Annonciation, avait un express à 3 sièges - nous n'étions plus que 9 - moyennant 75 sous par tête, il nous a conduit à l'Annonciation, à l'office. Après avoir payé, il nous restait $1.05 à nous deux, Emile et moi.

Je dois bien avoir couru une valeur de 12 milles sur tout le trajet. Emile était fatigué et avait des ampoules aux pieds. Nous n'étions plus que 4 sur les 12 à entrer à l'hôtel Perreault à 6 heures du soir; les autres étaient épuisés et se sont faits reconduire par des cultivateurs. Ça été ma plus mauvaise "run" de toute ma vie. Nous avions deux compagnons dont un M. Courteau, qui nous a demandé combien il nous restait d'argent, nous lui avons donné ce qui nous restait: $1.05; il nous a acheté nos billets pour prendre les chars jusqu'à Val-Barrette. Rendus là, M. Courteau a pris M. Emard avec son express à trois sièges et est venu nous reconduire chez nous; c'était un samedi. Il est resté jusqu'au lundi et M. Xavier St-Amour est allé le reconduire à Val-Barrette. Il n'avait pas voulu accepter un sou de mon père. Nous ne l'avons jamais revu.

Ce même automne de 1913, après avoir travaillé quelques jours pour M. Ovila Desjardins, père de Réal, j'ai travaillé chez M. Charles Mc Guire, père de Germain, pour faire des billots sur sa terre, où demeure Germain. Wilfrid Daoust, frère de Mme Mc Guire, bûchait avec moi au godendard à raison de $1.00 par jour. M. Joseph Lachaine, père de Léo, coupait des petits chemins et roulait les billots, son garçon Victor était charretier.

Après les Fêtes, donc en 1914, ça été le charroyage des billots. Nous avions 5 "teams" de chevaux qui charroyaient à la rivière, passant par chez M. Delphin St-Amour, père d'Henri, qui restait sur la terre dont Lucien Latreille est propriétaire présentement. On a fini à 8 heures du soir le 2 février. Le lendemain matin, après une nuit de gros grésille, le temps s'est changé en pluie, ce qui a fait un si gros verglas que les chevaux portaient dessus. Vers le milieu de février, je me suis engagé pour Miquelon et Blanchette qui avaient un moulin portatif au bout du lac David. J'avais $1.25 par jour, d'une noirceur à l'autre. Je traînais mon dîner dans mon dos et je mangeais assis sur ma pelle. Lorsqu'un charretier me disait qu'il y avait une "pente" quelque part, je prenais ma course et j'allais la réparer. J'avais à peu près six milles de chemin à entretenir, du lac David au lac de la Vase. Un jour j'ai demandé $1.50, on me l'a accordé de suite.

On a fait notre première "job" à notre compte sur le terrain de Dieudonné Latreille, pas loin du caveau à patates. Nous avions engagé Napoléon Prud'-homme (père de Paul), Jos Taillefer et Delphin St-Amour. Nous étions payés $9.00 du mille pieds coupés, pilés et charroyés au lac des Barges. Les hommes ont été payés $2.00 par jour. Nous avons travaillé tout l'hiver pour gagner seulement notre nourriture, c'était pas riche. Aurore et Léontine faisaient la "cookerie" (11 et 12 ans). Notre mère faisait des "beans" et du bon pain à la maison pour nous.

Nous couchions sur un lit de foin, une couverte de laine grise pour drap. Les trois quarts du temps, le matin, nous étions couchés dans le foin. Toutes nos couvertures étaient de laine grise. Il y en avait qui mettaient des branches de cèdre pour éloigner les poux qui étaient fort nombreux ces années-là.

J'ai connu la drave aussi, mais pas comme mon père qui partait pour la drave alors qu'il y avait encore de la glace. Il fallait que les hommes peltent pour monter la tente de toile. Ce n'était pas commode pour le "cook" qui creusait un trou dans la neige pour faire du feu et faire dégeler la terre. Le pain se cuisait dans le sable rouge.

J'ai fait un peu de "cookerie" sur la drave pour M. Jos Dupras du Lac-des-Ecorces. Il ne fournissait que du gros lard anglais épais de trois à quatre pouces de blanc. Ce lard était servi chaud, ainsi les hommes en mangeaient moins. Pour dessert, c'était de la melasse. Plus tard, ça s'est amélioré.

C'était dangereux, à la drave, quand le bois jammait à la tête des rapides et qu'il fallait faire partir la "jam" avec de la dynamite. La drave partait du Grand Rapide sur la Kiamika jusqu'au village au moulin de Rodolphe Painchaud. Nous campions au Grand Rapide d'abord; de là à la tête du petit lac des Ecorces, ensuite à la chute St-Philippe du côté droit de la rivière, de là sur le terrain des Bigras, ensuite chez Jos Dupras notre dernier campement. J'aimais à sauter les rapides avec les chaloupes.

Il y avait quatre compagnies qui dravaient leur bois sur la rivière Kiamika, pas de charroyage de camions. C'était du mérisier "plumé" fait de l'année d'avant. Malgré tout, il se perdait plusieurs billots. Une année, nous avions attaché du bois mou avec le bois franc, c'était plus flottant.

Plus tard, nous avions faot la levée du bois qui s'était enfoncé; on s'était fait un chaland ouvert du milieu avec un rouleau et une chaine, une tagne, on accrochait le billot avec la tagne, un homme tournait le billot. Quand ce billot de bois franc était rendu à fleur de l'eau, on attachait un billot

de bois mou de chaque côté avec de la broche pour le faire flotter; il était dravé au moulin.

L'année de la grippe espagnole, en octobre 1918, nous faisions chantier au lac Loiselle. Toute la famille était grippée et nous sommes descendus du camp y laissant un gardien, Jos Taillefer, pour soigner les chevaux. Ma soeur Delphine, mariée à Adélard Beauchamp, est morte le premier novembre ainsi que son bébé. Mon père et moi avons été les seuls épargnés et lorsque nous sommes retournés au camp, le gardien était malade et les chevaux n'avaient pas été soignés de la journée. Alors nous avons descendu le malade et nous avons ramené les chevaux; nous avons été trois semaines sans retourner au camp. Cette année-là plusieurs familles ont perdu un des leurs.

J'ai fait connaissance de ma femme, Bernadette Bourgeois, cet automne-là; elle était venue accompagner sa soeur Anastasie à l'école No 2, voisin de chez nous. Nous nous sommes mariés le 13 avril 1920, les chemins étaient impraticables.

Dans le temps, le pont Desjardins n'était pas bâti. Le moulin Brosseau a été construit cette année-là. Les morceaux du moulin ont été transportés sur le bord de la rivière Kiamika près de l'endroit où est aujourd'hui le pont Desjardins. La grosse bouilloire a été transportée par deux teams de chevaux qui appartenaient à Emile Pauzé et à Oscar Dorion.

J'ai travaillé 27 ans à ce moulin, 4 ans comme journalier et ensuite comme contremaître. L'hiver, c'était le chantier. Au début le bois était charroyé par des chevaux du lac David au moulin Brosseau. Le moulin à scie était en état de fonctionner en 1921. L'année suivante, le bois a été fait au lac Forest par Camille Beaubien qui était associé avec J.-E. Brosseau pendant trois ans.

Pour le charroyage, un gros camion traînait, jusqu'au moulin, 3 à 4 sleighs de 90 pouces de largeur, chargés de billots. Après que Camille Beaubien se fut dissocié d'avec J.-E. Brosseau, c'était moi qui conduisait le chantier; j'avais de 25 à 75 hommes et de 12 à 18 teams de chevaux. Il n'y avait pas de "garette" ni de scie mécanique, le bois était coupé au godendard, pilé et charroyé à une "dump" par les chevaux. Plus tard le charroyage a commencé à se faire par les camions.

Tous les hivers, c'était presque toujours les mêmes hommes qui venaient s'engager. D'abord ceux du Lac-des-Ecorces: les Desrochers, Zotique, Jean, Roger, Emile; les Prud'homme, Armand, Jean, René, Fernand, Napoléon, Roland, Richard, Victor, Omer, Paul, Clodomir, les Tessier, les Sigouin, les St-Amour... et combien d'autres. Il y en avait aussi de Val-Barrette: les Rivest, Deschamps, Brunet et autres. J'ai travaillé ainsi pour J.-E. Brosseau jusqu'à la destruction du moulin par le feu.

En 1937, nous avions ouvert un chemin de 8 pieds de large jusqu'au grand lac Kiamika pour sortir le bois qui était charroyé sur des camions de 2 tonnes et demi. Ce chemin passait le long du lac David. Tout se faisait à la sleigh. Il fallait toute une équipe d'hommes pour le coupage du bois, couper les chemins à la hache, faire le charroyage à la "dump", le recharger sur les camions et les sleighs et rendre le tout au moulin Brosseau.

La forêt de Kiamika a été faite deux fois par J.-E. Brosseau. Ensuite la même limite a été revendue et faite une troisième fois par M. Dubé de Lac-des-Iles. Après que tout le bois du contour du Kiamika a été coupé, une "dam" c'est à dire un barrage a été construit.

Quand nous sommes arrivés, l'église était construite, mais l'intérieur était en bois brut, les colonnes n'étaient pas toutes écorcées. Quelques années plus tard, les travaux ont été complétés. Mgr Lavergne a été plus de 30 ans avec nous (un saint homme). Il a été remplacé par l'abbé Léonard qui a fait effectuer beaucoup de travaux, entre autres la salle paroissiale.

Les 100,00 pieds de bois qui ont servi pour cette salle ont été faits par moi en haut du lac Forest, avec un rabais de $4.00 du mille pieds; c'était du pin et de la pruche. Pour sa part, Hormidas Gauthier a charroyé le bois gratuitement au moulin Brosseau et ce dernier a scié ce bois aussi gratuitement. Puis le pin a été vendu pour acheter les ouvertures de cette salle qui remplaçait la première salle bâtie près de la rivière où est l'Hôtel de Ville.

A notre arrivée, il y avait une école au village. Pendant un an ou deux, Marie Piché, Mme Aldéric Plouffe, faisait la classe dans une maison érigée sur la terre qui appartient à M. Léo Piché aujourd'hui. Ensuite l'école a été construite sur ma terre qui, à ce moment, appartenait à M. Xavier St-Amour. La construction de l'école et du hangar a été confiée à un monsieur Allard; le tout a coûté $700.00. Mlle Piché a été remplacée par Mlle Brunelle qui, plus tard, a épousé M. Hervé Miron. Après cette dernière, si mes souvenirs sont exacts, c'est Anastasie Bourgeois qui, plus tard, a épousé Emile Pauzé.

C'est à ce moment que j'ai rencontré la belle jeune fille aux cheveux auburn, profondément chrétienne, Bernadette Bourgeois, née du mariage de François-Xavier Bourgeois et de Célina Vigneault. Par sa joie de vivre et sa grande personnalité, depuis plus de cinquante ans, elle ensoleille mes jours, elle a toujours été mon soutien dans les épreuves.

Nous avons demeuré deux ans de l'autre côté de la rivière. Eliane et Bernard sont nés dans cette petite maison de pièces équarries blanchies à la chaux. Depuis 1923 nous habitons la maison où nous sommes aujourd'hui; elle est de pièces équarries à la hache.

De notre union sont nés quinze enfants dont dix sont vivants:
Eliane, m. à Lac-des-Ecorces à Fernand Prud'homme le 24 juin 1943.
Bernard, m. à Mont-Laurier à Rita Roy le 8 septembre 1951.
Etiennette, m. à Lac-des-Ecorces à Roland Doré le 19 février 1944.
Aline, m. à Lac-des-Ecorces à Gérard Doré le 5 juillet 1945.
Estelle, m. à Lac-des-Ecorces à Robert Lortie le 9 juin 1948.
Marie-Joseph, m. à Lac-des-Ecorces à Omer Beaubien le 1 juillet 1950.
Marie-Marthe, m. à Lac-des-Ecorces à Jacques-Robert Plouffe le 10-1-1953.
Roch, célibataire.
Marc, m. à Chute-St-Philippe à Giseline Beaubien le 20 juin 1970.
Isabelle, m. à Lac-des-Ecorces à Denis St-Amour le 24 août 1957.

Nous sommes seuls avec notre bon et cher Roch que le bon Dieu nous a conservé. Nous parlons du passé: je revois mes montagnes, je repasse tous les chemins où j'ai fait du bois et les moindres petits ruisseaux. Avec ma femme on rappelle les souvenirs des enfants. Nous avons, en cette fin d'automne 1976, 55 petits-enfants et 21 arrière-petits-enfants. Ils viennent nous visiter chacun leur tour. C'est toujours une joie pour nous de les accueillir.

Mme Wilfrid Pauzé
née Bernadette Bourgeois

A la demande de ma fille Eliane, j'écris cette histoire que je dédie à mes enfants et petits-enfants.

Comme je n'ai jamais été écrivain - c'est très difficile de l'être à 80 ans - je vais commencé tout comme lorsque je racontais des contes et des histoires à mes enfants et ensuite à mes petits-enfants.

Il y aura 80 ans, le 4 octobre 1977, naissait, dans le rang 5 à St-Théodore de Chertsey, une petite fille à la tête rouge, aux cheveux roux. Son père était François-Xavier Bourgeois, lui-même né à Chertsey le 8 février 1863, et sa mère Célina Vigneault, née le 2 juin 1865; ils se sont mariés à St-Liguori le 19 juillet 1887. Maman a fait ses études au couvent de St-Liguori et pendant qu'elle était aux études, elle a perdu ses cheveux par suite d'une grave maladie. C'était très malheureux, car, dans ce temps-là, c'était mal vu, c'était comme un déshonneur, elle portait des cheveux postiches.

A sa sortie du couvent, elle est allée enseigner à St-Théodore de Chertsey à un mille de chez grand-père Bourgeois; c'est là que papa l'a connue. Quand il allait lui rendre visite, il apportait sa chaise car il n'y avait qu'une chaise à l'école. Dans ce temps-là, ce n'était pas comme aujourd'hui, les filles ne s'assoyaient pas sur les genoux des garçons.

Maman a été très appréciée de la famille Bourgeois, elle était portée sur la main. De cette union sont nés 11 enfants; j'étais la 7e, née un lundi le 4 octobre 1897 et baptisée sous les prénoms de Marie-Anne-Bernadette le 5 octobre par M. Olivier Laferrière, prêtre curé de St-Théodore, ayant comme parrain Patrick Dupras et comme marraine Marie-Louise Bourgeois, son épouse, soeur de mon père.

A ce moment-là il y avait un gros feu, mon oncle n'avait pas assisté au baptême, il était retourné chez lui pour prendre soin des bâtiments. On me disait toujours que j'avais les cheveux roux parce que j'étais née l'année du grand feu. Dans ces temps-là, il n'y avait pas de médecin pour assister aux accouchements, seulement des sage-femmes. A la naissance de mon frère Edmond, maman avait failli mourir.

Lorsque grand-père Bourgeois est arrivé à Chertsey, il s'est retiré dans un camp de pièces; ensuite il a bâti la grande maison dont l'intérieur était recouvert de chaux et l'extérieur de planches. Le plancher, le plafond, les cloisons étaient de bois mou. Les planchers étaient lavés au lessi de cendre et à la brosse. Dans cette maison, pas de tapis de mur à mur, mais des tapis tressés et catalognes tissés recouvraient le plancher de la cuisine.

Il y avait deux chambres: celle de nos parents et l'autre accupée par les grands-parents. Je dois vous dire que grand-père Bourgeois ayant perdu sa femme et grand'mère Vigneault, son mari, ils se sont épousés et les deux habitaient chez nous. Une grande armoire séparait les deux chambres.

Je couchais dans une petite couchette rouge que mon père avait fabriquée avec du bois; les planches remplaçaient le sommier et une paillasse remplie de paille tenait lieu de matelas. Nous avions aussi un banc-lit pour en coucher d'autres. Un banc-lit, c'était un siège le jour, on l'ouvrait le soir, il contenait la literie nécessaire pour un lit. Le matin, on le refermait avec des crochets. Ce n'était pas des draps de coton qu'on avait, mais des draps tissés coton et laine. Grand'mère Vigneault filait la laine mais comme nous n'avions pas de métier, des tantes tissaient draps et couvertures.

Maman et grand-maman avaient chacune un lit de plumes. Ça prenait un bâton pour brasser et faire le lit, sans cela il y aurait eu des bosses. Lorsque papa s'absentait et que nous pleurions la nuit, maman nous faisait coucher au pied de son lit et elle entrait ce bâton entre le bord du lit et la paillasse pour empêcher l'oreiller de tomber. Quand papa y était, c'était lui qui se levait lorsque nous pleurions. Il nous demandait: as-tu mal aux yeux? as-tu mal aux dents? as-tu mal aux oreilles? et plein de sollicitude, il nous donnait les soins requis: il était très bon pour cela.

Une année il y avait eu épidémie de diphtérie; le soir papa faisait cuire des oignons dans la cendre rouge, les écrasait et les mettait dans un bas de laine et attachait ce bas autour du cou. Je me souviens qu'un soir, je me suis cachée derrière une chaise, j'avais peur qu'il me brûle; pourtant il n'y avait aucun danger de brûlure.

Avec ses soins assidus, il nous avait sauvés de cette terrible maladie qui a fait tant de victimes. L'oncle Jean-Baptiste Bourgeois et l'oncle Patrick Dupras ont perdu chacun un enfant. Un des oncles a entendu parler d'un sérum, alors il est allé en voiture à Rawdon chercher le médecin qui a injecté ce sérum à deux enfants. Ils ont été sauvés mais leur voix a toujours été enrouée.

Il n'y avait aucun luxe dans nos maisons de campagne. Nous avions un gros pôêle à deux ponts qui répandait beaucoup de chaleur, sur lequel il y avait en permanence un "canard" et un chaudron en fonte très pesant à manipuler. Les chaises étaient faites en bois par papa et empaillées avec de la peau crue. Il y avait aussi le banc des seaux: la tablette du haut était pour le gobelet à boire et celle du bas pour deux seaux en bois contenant l'eau qui était retirée du puits avec une brimbale.

Le printemps, papa faisait une tisane dans un des seaux: pour cela, il allait chercher de la cerise, de la merise, de l'épinette rouge, un peu de sapin, des aulnages, du petit thé des bois, de la savoyane, racine très amère qui donne l'appétit. Il échaudait le tout et il fallait que tout le monde en boive car c'était pour purifier le sang.

Au mur, ne vous demandez pas ce qu'il y avait: - pas de nu - le crucifix, calendriers, images saintes. J'ai encore l'image de saint Roch. Je ne sais pas ce qu'est devenue la toile accrochée dans la cuisine; grand'mère y avait brodé: "Souffrir ou mourir".

La machine à laver était en bois, on la balançait comme un berceau. L'été, maman allait laver à la rivière à quelques arpents de chez nous. Pour nous, je vous assure que c'était une fête: nous jouions dans l'eau à la recherche des écrevisses. La grosse roche près de laquelle maman allumait le feu, est encore là. Le pont de bois est disparu et remplacé par un pont en fer. Il y avait un banc en bois sur lequel maman plaçait les linges de vaisselle qui auparavant avait bouilli dans un lessi de cendre très faible et avec un battoir, elle frappait sur le linge. Ensuite le tout était bien rincé dans la rivière et étendu sur des branches. Nous ne constations pas la fatigue que maman avait à faire cette corvée.

Nous avions sept à huit vaches à lait, des moutons, des poules, plus d'une centaine de dindes que nous avons vendues à 5 sous la livre. Les jeunes agneaux étaient vendus à un commerçant de moutons. Ce monsieur Lépine, aux cheveux roux, que je le détestais donc! Après la vente des agneaux, je ne dormais pas; j'entendais les mères pleurer en appelant leurs petits et je pleurais avec elles.

Nous avions une laiterie entourée de houblon pour conserver une bonne fraicheur. Maman y plaçait le pain dans un quart (petit tonneau) et le lard dans un saloir. Sur les tablettes il y avait des plats de lait, le moule à beurre, les pots de confitures et le blé d'Inde que maman lessivait.

Pour le lessivage du blé d'Inde, maman mettait de la cendre dans un linge, elle faisait bouillir l'eau. Lorsque l'eau était assez forte, sans brûler le blé d'Inde, elle enlevait le petit sac de cendre, elle faisait bouillir le blé d'Inde dans cette eau, elle changeait l'eau jusqu'à trois fois. Le blé d'Inde était fleuri. Elle en faisait sécher pour mettre dans la soupe aux pois.

La boucherie se faisait deux fois par année. Aux Fêtes, nous faisions geler la viande; l'été, le tout était salé. Nous portions des rôtis aux voisines et à leur tour, lorsqu'ils faisaient boucherie, ils nous en apportaient. De cette manière nous mangions de la viande fraîche de temps à autre au cours de l'été. Papa a toujours ébouillanté les cochons qu'il tuait. Pour cela il se servait d'un baquet en bois:ça ressemblait à une chaloupe. Les boyaux étaient vidés et servaient à la fabrication de savon, du beau savon du pays.

Nous récoltions du foin, du blé, des pois, du sarrasin et de l'avoine. Cette dernière était battue au moulin. Un cheval montait dans un "horse-power"; c'était ce qui remplaçait l'engin pour faire fonctionner le moulin à battre. Ensuite l'avoine était passée au crible pour enlever la balle qui était gardée pour les animaux. Le sarrasin était battu au fléau dans la batterie. Papa y plaçait un petit paquet de paille de sarrasin et battait ça avec le fléau. Un fléau, c'était deux bâtons réunis avec un morceau de cuir. Il fallait avoir le tour pour manier cet instrument. Gare au maladroit! Ensuite le sarrasin était recueilli et passé au van pour enlever les saletés, puis porté au moulin à farine pour le faire moudre.

Le foin se faisait à la petite faulx; on se servait de râteaux de bois et on chargeait le foin sur une charette. Nous n'avions pas de petite voiture "fine" pour aller à la messe, nous avions une waguine dont le siège avait un gros ressort chaque bout. L'hiver, c'était une sleigh à travail traînant. Papa nous assoyait dans le fond sur de la paille et étendait une couverture sur nos têtes pour nous protéger du froid.

Nous ne sortions que lorsque maman avait un bébé que le Bon Dieu nous envoyait. Il n'y avait pas de "sauvage" ni de "choux" chez nous; les bébés naissaient par la volonté du Bon Dieu.

Pour la nourriture, rien de bien compliqué: maman faisait cuire un morceau de lard salé, des patates dans la soupe aux pois et en dernier elle ajoutait du blé d'Inde lessivé. La grillade de lard salé, accompagnée d'une sauce brune, revenait très souvent au menu. L'omelette se faisait rare et était réservée pour la visite.

Pour dessert, de la melasse. Nous avions aussi du sirop d'érable que grand-père Bourgeois faisait. L'été, maman faisait sécher des framboises et des bleuets et l'hiver venu, elle les faisait tremper pour en faire des fricots ou des tartes. Nous avions aussi de la soupane, que nous appelions "souponne", fait avec du gruau d'avoine, aussi de la bouillie blanche, avec du sucre d'érable. Ce dernier dessert était pour le vendredi soir; il fallait manger ce qu'il y avait sur la table sans critiquer et ne rien laisser sur les assiettes.

Pour chaussures nous avions des souliers de "boeufs" confectionnés à la maison. Il y avait toujours une paire de sabots près de la porte sur la galerie. L'été, nous allions pieds nus même pour aller à l'école. Je me souviens que maman m'avait fait une robe de flanelle rouge tissée au métier et garnie de galon noir au col, aux manches et dans le bas de la robe; je vous assure que là j'étais chic, c'était ma toilette du jour de l'An.

Au plan religion, une foi profonde à toute épreuve: le soir la prière et le chapelet, la prière à la Sainte Famille, la prière à saint Joseph, la prière à saint Théodore, la prière "Dieu soit béni" pour la réparation des sacres et des blasphèmes, invocations par-ci, invocations par-là, ça n'en finissait plus.

Un jour grand-père est tombé malade; ça c'était pas drôle de voir grand-père si malade, nous qui l'aimions tant; il a été ainsi pendant un an. En dernier, car on attendait toujours aux derniers moments pour aller chercher le prêtre, il fut décidé de le demander. Lorsque ce dernier est arrivé, je me souviens qu'une personne qui l'accompagnait sonnait une clochette en passant aux maisons pour avertir les gens. L'homme qui conduisait le cheval portait un fanal au cou en signe de respect envers Jésus Hostie que transportait le prêtre.

Un matin, à mon réveil, j'entends des pleurs; je me suis levée, c'était grand-père qui était mort. Il a été enseveli dans sa chambre sur des planches tendues de draps blancs - d'où l'expression: un tel est sur les planches - Lui-même était recouvert d'un drap. Papa a fait sa tombe. Je me souviens que, le matin des funérailles, M. Morin est venu fermer la tombe. Lorsqu'il y avait un enterrement, il se rendait aux maisons et c'était toujours lui qui fermait le cercueil. Grand-père a été placé dans une "express" appartenant à l'oncle Patrick Dupras et transporté par lui au village. Je revois encore, suivant le corps, grand'mère et tante Stéphanie, la soeur de papa, portant des chapeaux noirs et de grands voiles noirs recouvrant la figure. Tous étaient en voiture, c'était l'automne, température encore plus triste.

Peu d'années ont passé, papa a vendu la terre et loué une maison au village. Aujourd'hui la route venant de Rawdon passe exactement où était située notre maison et le couvent est construit à la place de notre grange. Nous avions gardé une vache, quelques poules et un porc.

J'ai fait ma première communion du temps du curé Forest et confirmée par Monseigneur Archambault, évêque de Joliette. Il ne venait qu'à tous les quatre ans. A ce moment-là, c'était tout un branle-bas. C'était fête dans la paroisse. Partout, sur son passage, il y avait des arches recouverts de branches de sapin,de drapeaux, de roses en papier de toutes les couleurs; les maisons étaient pavoisées.

Mlle Paquin, notre institutrice, nous avait bien préparés à recevoir ces grands sacrements d'Eucharistie et de Confirmation. Une joie spirituelle habitait nos âmes, nous étions très heureux. Nous allions à la messe tous les matins. Lorsque nous étions trop endormis, maman nous passait une serviette trempée dans l'eau glacée sur la figure: avec cela, inutile d'essayer de prolonger le sommeil... et hop! à la messe! L'après-midi, nous allions faire le Chemin de Croix.

Notre amusement, notre jeu préféré pendant les vacances était de jouer à la messe: on se faisait un autel en arrière de la laiterie à l'ombre des lilas et des pruniers. Mon frère Edmond était servant de messe à l'église, donc il connaissait bien les parties de la messe. Nous chantions le Kyrie, le Gloria, le Credo, la Préface et l'Agnus Dei. Pour le vin, c'était une eau rouge faite avec des bonbons fondus et pour l'hostie des tranches de carottes, tranchés bien mince mais qu'il fallait manger bien que ce soit défendu de toucher l'hostie avec nos dents. Le dimanche après-midi, nous allions aux Vêpres; vous ne connaissez pas ça, vous autres! Eh bien ça commençait par l'entrée du prêtre qui prenait place à la banquette, se levait debout, faisait un grand signe de croix et entonnait: "Deus adjutorium..." Les chantres répondaient: "Domine, ad adjuvandum me festina." Les psaumes suivaient; ça finissait par le Salut du Saint Sacrement.

Lorsque nous étions sur notre terre, le dimanche, il fallait que l'ouvrage soit terminé pour l'heure de la messe. Maman faisait la lecture de la messe pendant que nous étions tous assis bien sagement et à l'heure des Vêpres, vers 3 heures de l'après-midi, c'était le chapelet. Très jeunes nous étions à genoux avec la famille; on ne se dérangeait pour personne.

Je me souviens qu'une fois en hiver, tante Salomée, la belle-soeur de papa est arrivée pendant la récitation du chapelet. Elle a jeté une couverture sur le dos du cheval et est entrée avec ses petits tout emmitouflés de crémones et foulards, les a assis sur le banc et s'est mise à répondre d'une voix forte les "Sainte Marie, Mère de Dieu..." Je me suis retournée, mais j'ai reçu le casque de grand-père Bourgeois sur le coin de la tête en signe d'avertissement. Il fallait être recueilli, n'avoir aucune distraction pendant la prière.

En 1910, nous avons vu la comète; les gens avaient tous peur, ils craignaient la fin du monde.

J'ai laissé l'école en 1912, mes parents partaient pour la ville. Papa n'était plus capable d'aller au chantier ni de faire la drave. Alors à Pâques je suis allée finir l'année avec ma soeur Stéphanie qui enseignait à St-Donat, à l'école voisine de chez Johnny Ritcher

En juin, nous sommes allées retrouver nos parents à Montréal, rue Lagauchetière, paroisse Sainte-Brigitte. C'est là que j'ai été reçue Enfant de Marie. Plus tard, nous avons demeuré rue Iberville, paroisse Saint-Eusèbe de Verceuil, où ma plus jeune soeur Agnès, papa et grand-père Vigneault sont morts. Ils ont été enterrés sur la montagne à Montréal.

L'été, nous allions passer nos vacances à Chertsey, nos oncles nous y fecevaient chaleureusement, à bras ouverts. Ah! que de beaux souvenirs se rattachent à ces vacances-là! Par exemple nous n'allions pas danser! Pourtant les jeunes chez mon oncle Patrick ne manquaient pas une soirée et ils n'étaient pas plus méchants pour cela. Comme je les aimais!

Parfois, par une chaude soirée d'été, nous nous asseyions tous sur la galerie. Jos, le plus vieux, accordait son violon, le faisait chanter, pleurer, sous le ciel étoilé. La lune brillait au-dessus de la montagne qui était tout près, l'air était embaumé et ce chant de violon... je ne peux exprimer ce que je ressentais, mon âme de jeune fille était en extase. Nous entendions le "bois pourri" et je disais à mon cousin: "Ecoute, il t'applaudit".

Tante Marie-Louise finissait son travail dans la cuisine d'été et ensuite vers neuf heures, elle traversait dans la grande maison, tenant sa lampe à l'huile à la main. Nous entrions tous, c'était l'heure du chapelet.

Les Bourgeois avaient des âmes de poètes, des gens vivant près de la nature, rien ne passait inaperçu à leurs yeux. Ils connaissaient en plus l'efficacité des plantes, des racines, ils se soignaient eux-mêmes. Il ne possédaient pas beaucoup d'instruction, mais ils étaient honnêtes comme tous ces chers anciens qui ne connaissaient pas la corruption des villes. Chez l'oncle Ulric, frère de papa, ils se couchaient plus à bonne heure pour ménager l'huile. Ils n'avaient pour instrument de musique qu'une bombarde. L'autre frère de papa, l'oncle Jean-Baptiste, vivait plus pauvrement, mais ils avaient bon coeur eux aussi.

A l'automne 1918, je suis venue tenir compagnie à ma soeur Anastasie qui enseignait ici à Lac-des-Ecorces, à l'école voisine de chez M. Joseph Pauzé. C'est à ce moment que j'ai connu mon futur mari. A l'automne 1919, j'ai enseigné à l'école Bélair à Chertsey, l'école même où maman avait enseigné étant jeune fille, trente-trois ans auparavant. J'avais une dizaine d'élèves. Il y avait un pupitre pour l'institutrice. Pour les élèves, c'était une grande table avec casiers des deux côtés pour les livres et les cahiers des enfants. Les bancs étaient de la longueur de la table. N'oublions pas le poèle à deux ponts! Il y avait une ouverture de pratiquée dans la cloison qui séparait la classe de l'appartement où la maîtresse se retirait, pour que la chaleur bienfaisante du poèle puisse se répandre.

Une sourde-muette, qui habitait chez Wellie Bélair, le voisin, venait très souvent me rendre visite; elle était âgée, elle m'embrassait, me flattait les joues pour me faire comprendre que j'étais belle. J'étais rougeaude, j'avais beaucoup de couleurs et elle aimait ça. Je suis allée passer les Fêtes, chez nous, à Montréal.

Au mois de mars, mon futur est venu me chercher à Chertsey; il ne voulait pas que je finisse l'année. Nous nous sommes mariés ici à Lac-des-Ecorces le 13 avril 1920. Mon père étant décédé, c'est monsieur Joseph Dupras, de cette paroisse, qui m'a servi de témoin.

Là, ça été tout un autre son de cloche: une vie nouvelle commençait. Les naissances se sont succédées. Eliane est née le 10 février 1921 à une heure du matin: accouchement sans douleur. Emile, le frère de mon mari, était allé chercher le docteur Hélie en voiture, mais il est arrivé trop tard. C'était madame Delphin St-Amour qui m'avait assistée; d'ailleurs elle est venue quatorze fois pour mes quinze enfants.

Nous n'avions pas dormi de la nuit, nous contemplions notre cher trésor à tout instant; elle était toute rose et bien belle. Dans ce temps-là, il fallait passer neuf jours au lit, sur l'ordre du médecin, surtout la neuvième journée, il fallait bien faire attention, nous perdions des forces en restant ainsi alitée. Aujourd'hui les jeunes mamans sont plus fortes et se portent mieux.

Bernard est né l'année suivante, un dimanche midi, le 14 mai 1922: pas de médecin ainsi que la troisième, le 16 mai 1923. Eliane et Bernard sont nés de l'autre côté de la rivière, les treize autres sont nés ici dans la maison que nous habitons depuis plus de cinquante-quatre ans. Sur quinze enfants, dix sont encore vivants. Aujourd'hui nous avons cinquante-cinq petits-enfants et vingt-cinq arrière-petits-enfants.

Mon mari travaillait au loin pour gagner la vie de notre nombreuse famille, comme vous l'avez constaté en lisant le récit de sa vie, de son travail. J'ai toujours aimé à rire et jouer des tours, un peu trop parfois: deux jours avant la naissance de mon premier bébé, le père et le frère de mon mari étaient venus l'aider à faire du bois de poèle. J'avais besoin de patates, Wilfrid est venu m'en donner. La cave n'était pas profonde, il était penché et avait le dos à l'égalité du plancher. J'étais assise près de la porte de la cave, la chatte à mes pieds. Une idée me vient: "Si je donnais un coup de pied à la chatte, je ne sais pas si elle serait assez souple pour sauter de l'autre côté de la porte de cave." J'avais entendu dire qu'un chat retombait toujours sur ses pattes. C'est ce que j'ai fait, mais la fameuse chatte a sauté, griffes tendues, sur le dos de mon mari qui s'est frappé la tête sur une solive. Imaginez qu'un petit juron est sorti raide de ce coin-là. Mais j'ai ri quand même. Son père et ses frères ont ri autant que moi.

Nous prenions notre eau à la rivière; dans ces années-là, nous n'entendions pas parler de pollution. La drave se faisait au printemps, j'aimais beaucoup voir passer les billots sur la rivière.

Lorsque les hommes étaient au loin, j'allais coucher chez M. Joseph Dupras. Il avait toujours des boeufs mauvais. Un soir, à l'automne que les hommes n'étaient pas rentrés, le boeuf était sorti; pas une clôture ne pouvait le retenir. Mme Dupras avait juste eut le temps de fermer la contre-porte, il était rendu sur la galerie, il poussait avec sa tête dans la fenêtre qui s'ouvrait à deux battants par en-dedans. Nous avions eu une peur bleue. Nous avons enlevé la lampe et mis des couvertures dans la fenêtre. Ne voyant plus la lumière, il s'est couché près de la galerie. Le lendemain matin, Mme Dupras a pris un plat avec du sel et l'a enfermé dans l'écurie. Il est resté là jusqu'à ce qu'il le vende.

Je n'étais pas une vraie femme d'habitant, je n'aimais pas soigner les cochons. Chez M. Dupras, la soue avait un passage avec des enclos de chaque côté. Leurs cris m'énervaient. Un midi, en me retournant pour soigner ceux de l'autre côté, j'ai failli me frapper sur un qui était monté sur le bord du parc.

J'ai eu tellement peur qu'après c'était une vraie pénitence d'aller leur donner une ration. Je crois que c'est la raison qu'Eliane avait tellement peur d'une tête de porc qu'il fallait cacher la tête lorsque nous faisions boucherie et cela pendant plusieurs années.

En 1923 ou 24, un après-midi, il y a eu une grosse éclipse de soleil: il faisait tellement noir que les hommes ont dû quitter l'ouvrage. C'était vraiment hallucinant; ça duré une couples d'heures.

Pendant plusieurs années, nous vivions pauvrement. Heureusement que nous avions des animaux, vaches, moutons, cochons et des chevaux. Comme l'orgueil était moins grand que de nos jours, les enfants allaient à la messe l'hiver chaussés de "rubber" et de bas de laine tricotés à la maison. C'était la même chose pour toutes les familles.

J'ai fait une grande dépression, alors nous avons eu des filles engagées durant quelques années. Ensuite Mme Strasbourg, la mère de Michel, venait à toutes les semaines, faire du ménage; c'était une femme forte et très alerte pour son âge, toujours de bonne humeur, elle relevait le moral. Un jour que nous avions besoin de tuer un coq, elle courait dans la cour, avec son mari, pour l'attraper, car les volailles étaient en liberté. Mon mari lui dit: "Faites attention la mère, vous allez vous rester." En riant elle lui répond: "Aie pas peur, je peux faire rester le coq puis toi avec." Elle avait toujours une réponse de prête.

Dans ces années-là, mon mari était bien souple. Un jour un cochon était sorti, nous étions plusieurs pour essayer de le faire rentrer dans son enclos, mon frère Edmond était du nombre. Comme le cochon passait près de mon mari en courant, il a sauté sur le dos du cochon, mais celui-ci, en continuant sa course, est passé sous la clôture: donc mon mari a lâché prise et est resté tout pantois de ce côté-ci; nous avions ri aux larmes.

Lorsque nous sommes arrivés ici, la maison était de pièces blanchies à la chaux à l'extérieur. A l'intérieur, les murs étaient tapissés, le plancher était de bois mou. Il y avait deux chambres; le haut était un grenier. Notre poèle, un Gordoury, était grand de feu. Plus tard, nous avons fini le haut. Ma chambre était en bas du côté droit. Nous avions changé notre poèle pour un plus à la mode, mais il ne donnait pas la chaleur de l'autre. Nous avions aussi une fournaise. Malgré tout, par les nuits froides, je ne dormais pas, il fallait chauffer et le matin les clous étaient blancs.

Je laissais jouer les enfants, mais lorsque leur père arrivait, c'était le silence pour lui permettre de se reposer. Bien des soirs, je leur ai conté des contes tels que: le Petit Poucet, le gros boeuf caille, la jambe d'or, Puce et Pou, Jack, Geneviève de Brabant, les quarante voleurs et bien d'autres encore.

J'ai bercé tous mes bébés. Je chantais pour les endormir: pour "la poulette grise", chaque enfant avait sa couleur préférée. Les enfants ont grandi. Eliane est partie la première, mariée à Fernand Prud'homme le 24 juin 1943. Ensuite ce fut le tour d'Etiennette avec Roland Doré, le 19 février 1944. Il faisait un froid noir, la route n'était pas ouverte aux autos; donc c'était en voiture. Nous avions fait chauffer des briques et des quartiers de bois pour mettre aux pieds des gens dans la voiture. Les femmes s'étaient enveloppées la tête de foulards; elles se sont habillées au restaurant du village avant le mariage.

Il y avait plusieurs voitures: chevaux et voitures étaient bien décorés de rubans et de roses en papier de couleur, ainsi que des guirlandes tressées; il y avait aussi des grelots, le cortège était vraiment beau. Nous avons donné dîner, souper et veillée.

Aline et Gérard Doré se sont mariés le 5 juillet 1945. Ils ont fait un voyage. Après Bernard, nous avons eu sept filles avant la naissance de Roch et Marc, deux caractères différents et opposés, le premier bien tranquille et l'autre fortillant, mais inséparables. Etant très malade, je ne pouvais pas m'occuper beaucoup. Comme les enfants d'aujourd'hui, leur ouvrage n'était pas toujours bien fait.

Un dimanche matin, ils sont allés atteler le cheval pour aller à la messe. Notre voiture avait deux sièges: celui d'avant n'était jamais dérangé, tandis que celui d'arrière, nous l'enlevions pour aller faire les commissions, ce qui donnait plus de place. Ce matin-là, le temps que Marc mettait l'attelage au cheval, il dit à Roch de mettre le siège sur la voiture - ce siège était vissé par en-dessous et il avait oublié de le visser. Les petits gars étaient assis en avant, mon mari, Isabelle et moi sur le siège arrière que nous pensions bien solide. C'était au printemps et la terre était encore gelée. Pour que le cheval aille plus vite, Marc lui a donné un coup de guide, ce qui a donné un contre-coup. Le siège est parti et nous avec lui. Le plus drôle est que les garçons ne s'étaient pas aperçus de notre disparition. Le cheval continuait à trotter. Wilfrid lui a crié, Roch se retourne et dit à Marc: "Aie! chez nous ne sont plus dans la voiture." Ils nous ont vus par terre. Marc dit: "On va manger la volée." Ils sont revenus mais pas question pour moi de reprendre la voiture, j'avais des côtes de fracturées, mon mari et Isabelle n'avaient rien.

Le printemps est toujours gai à la ferme: les animaux naissent, le bêlement des petits agneaux, le chant du coq, le croassement des poules, la levée des oeufs. A la fin de la couvée, ce qui prenait trois semaines, j'allais chercher les petits poussins à mesure qu'ils sortaient de la coquille, je les enveloppais dans du lainage à la chaleur. C'était pas long qu'on voyait sortir une petite boule de duvet jaune, brune ou noire. A la fin de la couvée, je redonnais les poussins à la poule. Les garçons aimaient bien les petits veaux et les petits cochons. Une fois Bernard avait donné un coup de palette à un petit cochon trop gourmand; le croyant mort, il l'avait enterré dans le fumier. puis il est venu le dire à Eliane. Etant retourné à sa cachette voir son mauvais coup, avec sa soeur, le petit cochon n'était plus là. Cette pauvre petite bête marchait en caracolant le long de son petit parc. Je vous assure que Bernard n'avait pas l'idée de lui donner au autre coup de palette; je l'avais su plus tard.

Eliane a toujours été très tendre envers les animaux. Etiennette était forte et faisait le train à l'étable; je vous dis que les animaux ne manquaient ni d'eau ni de foin. Nous avons vendu nos animaux à l'automne 1946; je suis allée faire la cuisine au camp de J.-B. Dubé à Lac-des-Iles où mon mari faisait chantier. Estelle, Marie, Marthe, Roch, Marc et Isabelle étaient avec nous. Lorsque nous sommes revenus, que c'était triste de voir l'étable sans vaches ni moutons, seulement des chevaux.

Le 9 juin 1948, Estelle a marié Robert Lortie et Marie le 1 juillet 1950 a marié Omer Beaubien. Ce dernier est décédé subitement en avril 1969. Marthe à son tour, épousait Jacques-Robert Plouffe le 10 janvier 1953. Isabelle et Denis St-Amour se sont mariés le 24 août 1957 et Marc et Giseline, le 20 juin 1970.

C'tait une grande joie, pour moi, d'aller visiter mon autre frère Joseph à Montréal. Nous étions accueillis avec beaucoup d'enthousiasme. Il possédait une femme en or que j'ai toujours considérée comme une soeur.

L'expérience que la vie nous a apportée nous fait voir trop de loin les épreuves que nos jeunes auront à traverser. Nous aimerions avoir beaucoup d'argent afin de les aider tous. Nous vivons bien avec notre pension, c'est tout. Mon mari a bien travaillé pour faire vivre notre grande famille. Aujourd'hui son coeur est malade, il lui est impossible de jouir de la vie. Nous avons une bonne maison, de quoi vivre, mais la santé fait défaut. Il y a des gens âgés qui sont mieux que nous, mais il y en a de pires.

Nous sommes seuls avec notre cher et bon Roch que le bon Dieu nous a conservé. Nous parlons du passé. Wilfrid repasse ses montagnes, revois les moindres petits ruisseaux, marche, en pensée, les chemins qu'il a tracés et sur lesquels il a fait couper le bois. Moi, ce sont les souvenirs de mes jeunes; j'ai vécu avec mes enfants et pour eux, j'ai partagé leurs joies et leurs épreuves. J'en suis récompensée par l'amour qu'ils me témoignent aujourd'hui, c'est consolant. Je rends hommage aussi à nos gendres et belles-filles qui ont l'air de bien nous apprécier. Un grand merci en passant.

Je reviens pour parler de mon mari que j'ai aimé dès que je l'ai vu: s'il y a un coup de foudre dans l'amour, j'en ai eu tout un.

A Noel, c'était en 1918, nous sommes allés chez nous, ma soeur Anastasie et moi. Nous avions eu la grippe espagnole; j'avais perdu une soeur le 21 octobre et mon mari a eu la même épreuve le jour de la Toussaint. Lorsque nous sommes retournées chez nous, ma soeur et moi, nous avons trouvé notre père très malade. Les Fêtes ont été bien tristes. Le jour de l'An au matin, maman, après avoir fait la toilette de papa et l'avoir assis dans son lit nous disait d'aller chacune à notre tour recevoir la bénédiction paternelle agenouillée près du lit. Pauvre papa, les larmes coulaient sur ses joues, puis nous, nous allions pleurer dans notre chambre. C'était son dernier jour de l'An. Il est décédé le 4 février 1919. Je ne suis pas retournée à Lac-des-Ecorces avec Anastasie, c'est ma soeur Marguerite qui m'a remplacée. Lorsque papa toussait, surtout la nuit, je courais aider à maman pour l'asseoir. Je l'appuyais, couchée en arrière de lui, une jambe relevée afin qu'il n'y ait que mon genou qui le touche entre les deux épaules: il était sensible partout. Il appartenait au Tiers-Ordre, alors il a été enseveli avec sa tunique dans le salon; le cercueil arrivait le matin du service.

Notre mère était une femme très forte dans les épreuves, elle était si pieuse! Au mois de mai 1918, la plus jeune de mes soeurs, 13 ans, est morte de consomption galoppante comme on disait alors. Au mois de juin suivant, notre frère Edmond est parti pour Val-Cartier. C'était le 7 juin 1918; maman a allumé un cierge et a lu la consécration au Sacré-Coeur de Jésus, sa voix tremblait un peu, quant à nous, les larmes coulaient. Mon frère nous a embrassés tous et il est parti. Papa et moi nous étions sur le balcon, il ne s'est pas retourné. Plus tard, nous avons reçu son linge parce qu'il avait pris l'habit militaire à Val-Cartier. Nous l'avons revu au mois d'août 1919. Il était traversé à Ripon en Angleterre. L'armistice s'est signé le 11 novembre 1918 mais il n'a pas pu revenir avant: c'était raisonnable que ce soit les premiers partis qui reviennent les premiers. Notre soeur la plus âgée et papa étaient partis; son retour ne fut pas gai. Mais il était comme maman, les larmes n'ont pas coulé.

Mes soeurs étaient allées l'attendre à la caserne de la rue Peel, je n'y était pas allée, j'étais trop braillarde. Je n'aurais pas été la seule parce que tous pleuraient de joie rendues à la rue Peel. Les gens marchaient dans la rue avec les soldats. Mon frère s'était dit: "Personne n'est venu au-devant de moi", mais comme il tournait le coin pour entrer à la caserne, il s'est senti prendre par le cou par mes deux soeurs. Nous étions une famille très unie.

Lorsque ma soeur Anastasie est décédée en 1931, elle laissait quatre enfants de cinq ans à onze mois. Mon frère Edmond les a emmenés avec lui à Montréal. Il demeurait avec maman et ma soeur Marguerite mariée à Euclide Guindon. Ceux-ci, ayant décidé de partir pour Opasatika en Ontario, ils ont amené le plus jeune Claude, il n'avait pas deux ans.

Mon frère Edmond et maman sont venus à Lac-des-Ecorces. Maman a pris soin des enfants et Emile avait engagé une fille pour lui aider, ce fut Simonne Prud'homme puis ensuite Simonne Lachaine, la soeur de Léo Lachaine. Au printemps de 1934, mon frère Edmond a fait une grosse attaque d'appendicite. il a été administré le 10 mars au matin par Mgr Lavergne. Léo Lachaine est allé à Val-Barrette pour avoir le Dr Hélie, il faisait un froid noir. Le docteur lui a conseillé de le descendre à Montréal. Nous avions une boîte chauffée sur une grosse sleigh. Les messieurs Lachaine sont venus l'embarquer, il a pris le train à Val-Barrette. Il est décédé le soir même, le 10 mars, à l'Hôtel-Dieu de Montréal: l'abcès était crevé, il n'a pas été opéré. Mon frère Joseph était près de lui, il a été enterré dans notre cimetière de Lac-des-Ecorces.

Plus tard maman est venue demeurer avec nous, nous lui avions bâti un appartement attenant à notre cuisine; elle a gardé Yolande avec elle. Elle est décédée en 1942. Mon mari en a eu bien soin.

Mon mari aimait la tranquillité, il avait toujours un office, il n'était pas mêlé aux travaillants. Comme j'ai pu le constater, il était aimé. Il ne parlait pas en sacrant à ses employés. Le soir il ne s'endormait que lorsque, dans sa tête, les "gangs" étaient toutes placés pour le lendemain. Plusieurs hommes de Lac-des-Ecorces et de Val-Barrette ont été à son camp. Il disait souvent: "Xavier St-Amour, père de Lucien, ça valait la peine de l'engager pour garder les hommes en fin de semaine: il les désennuyait à chanter et conter des histoires. On faisait des jeux, Hervé Miron était un homme gai. Jeunes et vieux aimaient participer aux jeux.

Cette année, mon mari a perdu un ami par le décès de M. Clodomir Prud'homme. Il venait souvent chez nous. Ils étaient allés travailler au même chantier, ils parlaient de ce temps-là, il nous donnait des nouvelles du conseil et de la paroisse en général. La vie de la femme du bûcheron était ennuyante: elle restait à la maison avec la marmaille et avait le soin des animaux. Moi, je me distrayais avec les jeunes.

Lorsque mes plus vieux ont grandi, nous avions la visite des jeunes du rang: Lucille, Germain, Madeleine, Fernand, Aline Mc Guire. Chez M. Prud'homme, il y avait Victor, Cléodas, Cécile, Fernande. Nous chantions et faisions des jeux de société: au Colin Maillard, à l'assiette, au torchon... Il y a eu des institutrices qui se joignaient à nous; le temps passait.

Mon mari n'était pas intéressé à ces jeux-là, mais il n'y était jamais; j'en profitais pour rire. Il était orgueilleux pour sa famille: j'ai eu de belles robes et de beaux chapeaux; les filles n'ont presque pas travaillé en dehors, elles étaient habillées selon nos moyens. Il était orgueilleux pour les chevaux aussi. Nous avions acheté un cheval noir de M. Pierre St-Louis, père de René, nous l'avons gardé plusieurs années, il était devenu bien beau. Il a fallu s'en défaire, les enfants ont pleuré.

En 1942, lorsque maman est décédé, mon frère Joseph a voulu qu'elle soit conduite en voiture à l'église. Dans le temps, nous avions deux beaux chevaux gris pommelés achetés de M. Joseph Forget de Val-Barrette. Nous en avons eu beaucoup d'autres que nous achetions de M. Russell Heaffy de Val-Barrette. En 1942 M. Ernest Viger, qui était très malade, et devait partir pour l'hôpital, a fait dire à mon mari qu'il avait deux bons chevaux à vendre. Il savait que mon mari faisait du bois à tous les ans et qu'il avait besoin de bons chevaux. C'était à l'approche des Fêtes, mon mari les a achetés, c'était un dimanche. M. Viger est parti pour l'hôpital et il est revenu mourir chez lui pas bien longtemps après. J'aimais beaucoup les chevaux, je les gâtais en leur donnant du pain ou du sucre.

J'ai appris à traire les vaches chez M. Joseph Dupras, l'été que nous nous sommes mariés. Lorsque j'ai commencé, le lait me coulait au bout du coude, j'avais honte. M. Dupras parlait tranquillement, il me dit: "Décourages-toi pas ma fille, le lait va couler dans la chaudière plus tard, tu n'es pas habituée", ce qui m'avait encouragée. Je me suis habituée vite. J'étais une fille de ville, mais j'aimais mieux la campagne.

En ce temps-là, c'était les petits râteaux en bois, il ne fallait pas laisser traîner un brin de foin, nous suivions la charette, au cas où il en tomberait quelques brins. M. Dupras travaillait pour M. Rodolphe Painchaud. Il faisait la drave du bois pour l'amener au moulin Painchaud au bas de la rivière Kiamika à peu près là où est situé M. Ménard.

En 1923 nous sommes déménagés où nous sommes aujourd'hui. Le reste de la famille est né ici. A l'âge de 45 ans, j'ai eu mon dernier bébé et à 47 ans, j'ai dû passer à la grande opération. A l'âge de 50 ans, il m'a pris la fantaisie d'aller à la pêche. Le premier lac où je suis allée c'était au lac Godin avec des amis de Montréal, M. et Mme Marcel Panneton. Je ne me rapelle pas si le poisson avait mordu, mais moi j'en ai été mordue pour le reste de mes jours. Encore cette année nous avons pris nos permis de pêche.

A tous les étés nous avions la visite de touristes, mon neveu Gérard Bourgeois et sa dame; ils nous amenaient à leur camp chez M. Joseph-Arthur Plouffe. Nous avons bien ri: il y avait un touriste que nous nommions Tibert Lahaie, un vrai bouffon, il avait les manières de Olivier Guimond. Les mois d'été passaient vite. On nous appelait tous oncle Wilfrid et tante Bernadette. Ils aimaient beaucoup le pain de ménage que je faisais et le canage de porc frais.

Mme Charles Mc Guire m'avait enseigné à travailler au métier. C'était une femme de grande valeur; elle avait fondé le cercle des Fermières, elle était juste. C'était la seule famille que nous visitions. Mon mari n'était pas sorteux.

Nous avons perdu une fille, elle a été enterrée la même journée que les deux messieurs Fleurant qui s'étaient noyés. Notre Denise avait neuf ans, elle avait le coeur malade depuis sa naissance. Nous l'avons appris deux ans avant qu'elle meure. Je l'avais préparée en lui parlant souvent du ciel, comme elle serait heureuse. Elle ne me posait pas de questions. Je n'ai pas pu assister à sa mort, je ne voulais pas pleurer devant elle.

Maman avait appris la coupe pour habit d'homme d'un frère de l'Institution des sourds-muets qui était en convalescence chez notre curé. Sa machine à coudre n'était pas électrique. Nous n'avions pas l'électricité à St-Théodore de Chertsey dans le temps. Pour éclairer dans l'église, c'était des lampes placées deux par deux. Lorsqu'il y avait un enterrement, les fenêtres étaient cachées par de grands rideaux noirs.

Vers 1938, nous avons acheté notre lot à bois de M. Lachaine. Ce terrain était voisin de celui qui appartenait à M. Pauzé, mon beau-père. Nous l'appelions le "lot d'en haut". Nous y avons fait de la terre neuve, une bonne partie de la terre a été défrichée. Nous la cultivions et faisions de belles récoltes. Le tout était fait à la petite faulx; que de sueurs répandues!

En ce temps-là, comme nous n'avions qu'un garçon d'âge pour travailler, il nous fallait engager. Entre autres Richard Prud'homme, une bonne petite faulx, Gérard, Roland, Camillé Doré, Harold Lortie et d'autres de Guénette: les Langlois, Lagacé, Maillé. L'été nous mettions les vaches sur cette terre. Elles avaient de l'herbe à profusion et donnaient meilleur rendement. Nous y avions une étable et une grange pour les récoltes. Nous avions une grande fourche pour décharger le foin. J'entends encore les chevrons gémir sous le poids. Nous avions aussi un petit camp au bord du beau petit ruisseau. Ce petit camp contenait tout ce qu'il fallait pour nos besoins, car l'été il y avait toujours quelqu'un dedans et c'était à qui aurait couché dans le lit placé dans le coin le plus près du ruisseau qui murmurait, sans jamais se lasser, sa jolie chanson. Que c'était donc reposant!

A quelques pas de là, il y avait une belle source sur laquelle nous avions construit une cabane pour l'abriter des rayons du soleil et de la mauvaise température. Il y avait des tablettes pour la nourriture, un plancher, mais dans un coin, un espace libre, nous pouvions y puiser de l'eau. Nous y placions des contenants de crème et de lait. Cet endroit était toujours très frais. Lorsque les enfants revenaient de la pêche, avec de belles petites truites, ils les relâchaient dans la source: c'était très beau à voir et en plus elles contribuaient à garder l'eau très propre.

C'était un vrai plaisir de cueillir les petites fraises des champs que nous mettions immédiatement en confitures dès la cueillette, ainsi que les framboises. La chaleur qui se dégageait du gros poèle à bois parfois était insupportable, mais qu'importait la chaleur, les hommes étaient si heureux de se régaler de bonnes tartes après leur travail épuisant.

Sur la grande route, je me souviens qu'il y avait une belle source près du chemin. Lorsque nous approchions, les chevaux allongeaient le pas en tirant la guide, ils sentaient l'eau. Nous aussi, nous étions heureux de boire de cette eau vive dans le creux de la main ou encore agenouillés sur les petites roches et boire à même l'eau courante. C'est arrivé aussi que quelqu'un parmi nous a eu la désagréable surprise d'un face à face avec un ours. Je ne peux dire lequel des deux a eu le plus peur.

Nous avions aussi une érablière que nous avons exploitée jusqu'à il y a quelques années. Nous avions acheté chaudières et évaporateur de M. Majorique Poisson de Guénette. L'évaporateur était très petit: nous faisions un demi gallon à l'heure. Il fallait que ça chauffe bien fort pour réduire une tonne d'eau en trois heures. Et lorsque nous ramassions de 5 à 6 tonnes d'eau, il nous fallait partir de la maison vers trois heures et demie du matin et finir tard le soir. C'était toute une journée. Et pour ça il fallait que l'eau soit sucrée.

La première des choses que nous faisions au printemps en arrivant à la cabane, c'était de casser le chemin pour aller au ruisseau, dans la ligne chez Emile, car la terre de M. Pauzé lui appartenait. On brisait la glace et on y plaçait des tonneaux de bois pour les faire renfler. Ensuite on cassait les chemins pour entailler. Pour recueillir la sève, on se servait d'un genre de traineau avec un tonneau dessus. Le traineau était tiré par deux chevaux.

Quand nous avions beaucoup d'eau, nous commencions à réduire cette eau dans deux ou trois chaudrons. Ensuite le réduit était transporté dans l'évaporateur pour être fini en sirop. Quand les érables nous laissaient un peu de répit, nous en profitions pour faire le bois qui servait à chauffer la bouilloire l'année suivante c'est à dire de 25 à 30 cordes.

Que de souvenirs se rattachent à ces beaux printemps où la famille se réunissait: les plaisanteries fusaient de tous côtés, ainsi que les chansons. Grands et petits en profitaient pour s'amuser, on se régalait d'omelettes et de grillades de lard salé et de toutes sortes de bonnes choses comme le disent si bien ces quelques lignes qu'Eliane a écrites:

Le printemps est arrivé,
Allons "aux sucres" chez grand-père Pauzé.
Malgré une rude montée,
Nous y allions tous à pieds.
Les jeunes arrivent les premiers
Car les vieux sont essouflés.
Oncle Roch attèle les chevaux
Et les accroche au grand traineau.
Mais il faut être bien chaussé
Pour aller faire la tournée.
C'est dangereux de se mouiller
Si ça vient qu'à défoncer.
Nous revenons tous trempés
En chantant à s'époumoner.
Les femmes sont à préparer
Des grillades de lard salé.
Le grand air donne la faim,
On dévore avec entrain.
Après s'être bien restauré,
On va trouver grand-père Pauzé
Qui vide dans un chaudron
Du beau sirop. Eh! attention!
Que tous ceux qui veulent lécher
Font bien mieux de s'approcher.

Lorsque le tout est bien cuit,
Il l'étend sur la neige durcie.
Avec le bout de la palette
Nous en faisons de belles "torquettes".
Il n'y a rien de plus agréable
Que de la bonne tire d'érable.
Mais surveillez les garçons
Qui se passent la main sous les chaudrons
Pour ensuite barbouiller
Celles qu'ils peuvent attraper.
S'il y a toujours des taquins,
Il y en a d'autres plus malins.
Pour nous l'heure est arrivée
De retourner dans nos foyers.
Il nous reste à remercier
Notre cher grand-père Pauzé.
Jamais nous ne pourrons oublier
Les joies d'une si belle journée.

Parlons donc de nos beaux jours de l'An. Avant les Fêtes, je faisais les ragoûts de pattes et des boulettes de porc, les tartes et les beignes sans oublier les fameuses tourtières. La veille du jour de l'An, je faisais cuire les rôtis de porc et nous dressions une table d'environ 18 pieds, la longueur de la cuisine. Puis on préparait les hors-d'oeuvre, les légumes, je faisais cuire la dinde au cours de la nuit. Que j'étais heureuse de voir à tous ces préparatifs, de penser à la joie de chacun!

Enfin le jour de l'An tout neuf était là! Les enfants mariés arrivaient chacun à leur tour avec leur belle famille et nous nous retrouvions de 80 à 100 personnes. Le temps de le dire et tout s'entremêlait: les voeux, les rires, les souhaits de toutes sortes, parfois des pleurs d'enfants, mais qu'importe la joie de se retrouver était grande. Les tablées se succédaient, tous donnaient un coup de main, soit au poèle ou pour servir. Les hommes avec un tablier passé à la taille, excellaient dans l'art de faire la vaisselle. Une fois la table desservie et rangée, l'heure était consacrée aux jeunes enfants qui récitaient les petits compliments de circonstance, ou une chanson. Nous leur faisions faire des jeux, des rondes, etc...

Ensuite c'était les grands qui sortaient violon. guitare, musique à bouche, même accordéon. Isabelle accompagnait au piano. Que de chansons entraînantes ont retenti entre les murs de cette maison! Des neveux venaient offrir leur voeux et partager la gaité et la joie de tous. Que de beaux, que de doux souvenirs nous pouvons parfois revivre encore en regardant le petit écran! Mais les forces ont décliné et nous avons dû restreindre. Les repas ont cessé mais non les rencontres et depuis quelques années d'autres ont pris la relève. Mais tous ont la nostalgie des beaux jours de l'An passés à la maison paternelle.

Chers enfants, chers petits-enfants,
soyez toujours fiers et dignes de vos ancêtres.